

## Grandeur en rade

Mireille Cliche

---

Number 85, Spring 2000

Les repoussoirs littéraires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14731ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Cliche, M. (2000). Grandeur en rade. *Moebius*, (85), 13–16.

## MIREILLE CLICHE

### *Grandeur en rade*

*L'histoire commence avec la commande de Bertrand. Le stylo vibre de mon enthousiasme inverse et de ma foi.*

Je hais Marguerite Yourcenar. Absurdement, injustement, sachant que je n'égratignerai jamais les monuments qu'elle a laissés.

Par pure jalousie envers qui peut consacrer sa vie à l'écriture sans devoir gagner ni l'une ni l'autre. Par envie envers qui sait, qui pense! faire de la Littérature. Qui de naissance marche dans les majuscules. Je crois que la littérature se paie, que la culture se mérite. Qu'on les trouve dans son berceau me paraît immoral. Et puis, comment accepter l'absence de doute quand ma parole tremble à l'infini?

J'estime que chaque génération d'artistes doit vouloir réinventer son art. J'aime les kamikazes de l'écriture, ceux qui avancent sur une glace friable sans cesse recrée. J'admire les spéléologues qui arrachent l'or aux parois des cavernes au prix de la boue; ceux qui rampent; ceux qui récoltent des réussites en frôlant l'échec; ceux qui ont des défauts et du chien. La perfection est louche, morne et suspecte, comme Lise Watier en robe du soir. La littérature, elle, est une tenancière de bordel sadique. Elle ne cherche qu'à nous faire tomber, qu'à guider notre main hors des lignes doubles des cahiers d'écoliers. Elle veut des écritures tâtonnantes à la rencontre de l'interligne. Elle a changé d'échelle.

In saisissable, impeccable, *classique*, à jamais non scandaleuse – sa marginalité ne relève pas du littéraire –, Yourcenar raconte, encore omnisciente à une époque qui a vu passer les surréalistes. Elle aurait pu naître à l'écriture des décennies plus tôt alors qu'il faut, me semble-t-il, porter plus loin les quêtes formelles de ses

contemporains. Et pourtant. Sa prose somptueuse et rythmée, respirant d'une ponctuation si juste – ah! les merveilleuses enfilades de points-virgules! –, me fait l'effet d'une marée montante qui me lécherait des pieds à la tête pour m'abandonner ensuite, alanguie. On se laisserait couler dans le chatoiement du vocabulaire et les phrases bien rondes, comme dans une vague qui nous traiterait comme du sable. Mais tant de talent juxtaposé à tant de connaissances m'éblouit sans me bouleverser. Je n'y reconnais ni ma solitude, ni ma révolte, ni ma petitesse. J'y entends l'écho des cathédrales: «Il s'agit pour moi d'être plus qu'un homme!» clame déjà Zénon à vingt ans. Or, il en va de la misère des héros comme de la détresse des riches: elle ne m'émeut pas.

J'attends qu'on me décrive ma folie, ma finitude, qu'on me les rende vivables. Je ne veux pas qu'on m'enseigne; la littérature m'a tout appris, la fiction m'a ouvert le monde, mais jamais elles ne m'ont enseigné. C'est pourquoi j'adore l'exploration inquiète de Woolf, l'intarissable et fabuleux délire narcissique de Duras. La rébellion, les transgressions verbales de Gaétan Soucy et d'Hélène Monette. Les sentiers de l'infinie subjectivité arpentés par bien d'autres. L'intégration subtile et nécessaire des mécanismes *dépoussiérants* mis au jour par l'histoire littéraire de notre siècle contestataire: les variations de points de vue et de styles, une certaine tension entre l'oral et l'écrit, les contrastes si bien maniés par Nancy Huston dans *L'empreinte de l'ange*, où l'invention formelle paraît encore possible.

Ou alors, je veux qu'on soit magique. Qu'on soit demeuré si enfant que la légende nous happe. Que tout devienne matière à mythe dans une écriture trop personnelle pour appartenir au temps. Ainsi Lindgren, ainsi, parfois, Sylvie Germain. À moins qu'on ne soit carrément conteur et qu'on m'enchanter. Qu'on interroge la vraisemblance, qu'on me prenne par la main, qu'on me manipule avec le sourire, sachant que je le sais... Qu'à l'occasion, écrire ou lire ne soient qu'un jeu. Qu'on soit Irving.

Quel écrivain voudrais-je être, maintenant, si j'en avais le choix? Le Suédois Lindgren, sans doute. J'au-

rais écrit *Bethsabée* avec une fausse naïveté qui ne trompe personne, en conteur-poète détournant la prose. En généreux fraudeur.

Curieusement, je n'élis *repoussoir* aucun poète, ni d'hier ni, surtout, d'aujourd'hui – à moins qu'il ne pratique encore la rime! –, bien que les abstraits m'agacent un peu. Dans notre société utilitariste, la poésie constitue le versant extrême de l'écriture; elle se paie lourdement de l'ignorance et du mépris. Quiconque s'entête dans la pratique de cet art exigeant mérite donc le respect. J'ai de la considération pour les fous (dont je suis), pour les naïfs, et même pour les publicitaires de génie. Je salue tous ces jongleurs.

Yourcenar soupçonnait-elle l'existence de ces univers de chair et d'humus, elle qui ciselait le marbre?

*Révision, arrêt. Prise de scrupule, je relis L'œuvre au noir. Me voici finalement abandonnée de moi-même à l'issue d'un combat imaginaire. Peut-être avait-elle raison, la redoutable solitaire, la maçonne opiniâtre, la surdouée superbe? Qu'ai-je à lui reprocher, sinon d'avoir ignoré la crise d'adolescence du roman pour se projeter d'emblée à son âge adulte? D'avoir misé sur l'éternité et l'exactitude (ce nom plus humble de la vérité, si l'on en croit Zénon), sur le récit et la lisibilité?*

Cela, précisément. Je lui reproche d'avoir préféré l'ordre établi, d'avoir traversé les mers le regard dans le dos. Car même si on reste sur le quai, on peut souhaiter un ruisseau pétillant plus qu'un grand fleuve, confier ses rêves à une pirogue plutôt qu'à un transatlantique, et regagner une maison pleine de trouvailles avec davantage de joie qu'on habiterait une impressionnante demeure victorienne. Pour se sentir, encore et toujours, de la multitude.

